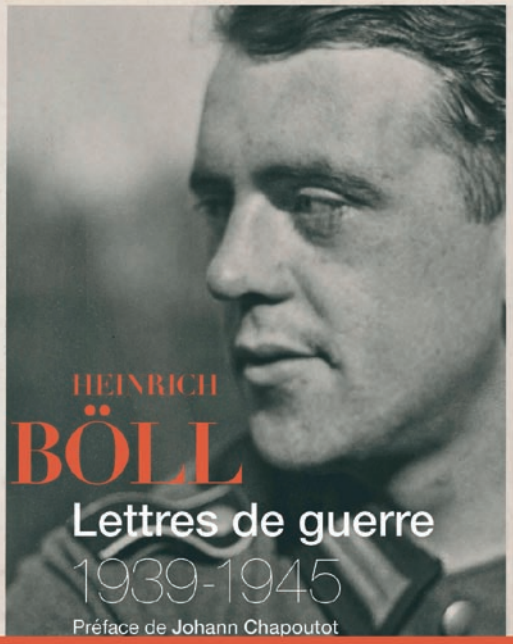
FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



L'OCCUPATION SOUS LE REGARD D'UN FUTUR PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

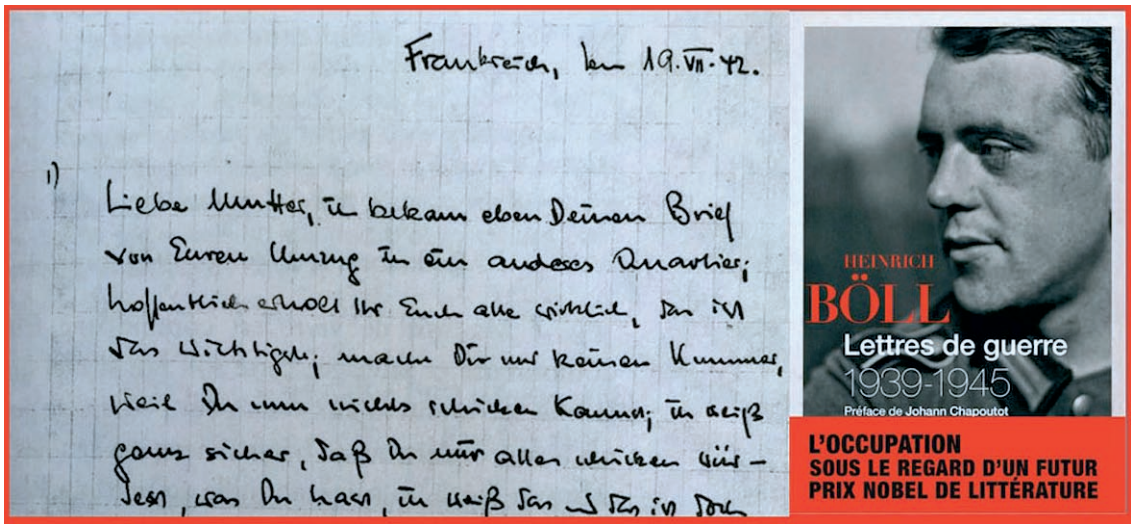
Sommaire

Dossier :
Heinrich Böll
Lettres de guerre 1939-1945

02. Édito
03. Entretien avec Jeanne Guérout
05. Lettres choisies
06. Heinrich Böll - Portrait

08. 138 femmes de lettres oubliées
10. Dernières parutions
12. Agenda novembre-décembre 2018

Photo et conception graphique N. Jungerman



Édito

Heinrich Böll
Lettres de guerre 1939-1945

Nathalie Jungerman

C'est en travaillant à l'édition de *Comme un Allemand en France*, un recueil de lettres inédites de soldats allemands sous l'Occupation, avec les historiens Aurélie Luneau et Stefan Martens, sous la direction éditoriale de Rachel Grunstein (L'Iconoclaste 2016), que Jeanne Guérout s'est intéressée à la correspondance de guerre de Heinrich Böll, né en 1917 à Cologne (et mort en 1985), dont le roman *Portrait de groupe avec dame* (*Gruppenbild mit Dame*) lui vaudra en 1972 le Prix Nobel de littérature. Publiée en Allemagne pour la première fois en 2001, cette correspondance n'avait jamais été traduite en français. Jeanne Guérout, historienne et journaliste franco-allemande, a donc entrepris de traduire et commenter un large choix de lettres écrites pendant les six années de mobilisation du soldat Böll, adressées essentiellement à ses parents et à sa fiancée Annemarie Cech qu'il épousera en 1942. Né dans une famille catholique pacifiste, Böll n'a pas encore 22 ans lorsqu'il est enrôlé dans l'armée allemande. Quelques années plus tôt, il a refusé d'adhérer à la jeunesse hitlérienne. Pour autant, il pense que le Reich est attaqué, que l'engagement de sa patrie est légitime. Envoyé en Pologne, en France, puis au front de l'Est, il fait part de ses observations sur les paysages, les villes qu'il découvre, sur les civils qu'il aime à rencontrer, et ses descriptions sensibles qui annoncent l'écrivain, même si elles font preuve d'empathie, d'enthousiasme ou parfois de désespoir, ne sont pas exemptes d'idées reçues, de préjugés moraux, physiques ou culturels... Ces lettres préfacées par Johann Chapoutot, professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne, passionnent, questionnent, tant par ce qu'elles racontent, révèlent – et notamment les paradoxes d'un jeune occupant, futur grand écrivain allemand de l'après-guerre, influencé malgré lui par la propagande, à la fois lucide et ignorant, ou inconscient – que par ce qu'elles ne disent pas... (la violence faite aux populations civiles par les soldats de la Wehrmacht, les pogroms, les rafles, les déportations, les camps...)

Entretien avec Jeanne Guérout

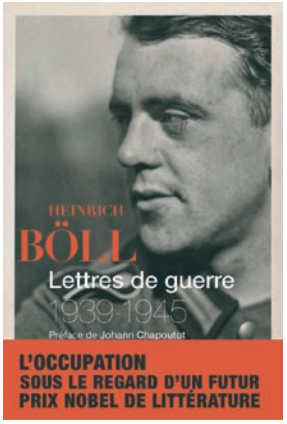
Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez traduit et commenté les *Lettres de guerre 1939-1945* (L'Iconoclaste) de Heinrich Böll, né en 1917 à Cologne, dont le roman *Portrait de groupe avec dame* (*Gruppenbild mit Dame*) lui vaudra, en 1972, le Prix Nobel de littérature.
Comment a débuté ce projet éditorial ? Il est vrai qu'il y a eu la publication en 2016 chez le même éditeur, de l'ouvrage *Comme un Allemand en France* qui rassemble des lettres inédites de soldats allemands, dont quelques-unes de Böll...

Jeanne guérout Ce projet est né il y a deux ans, lorsque nous avons publié, avec deux autres historiens – Aurélie Luneau et Stefan Martens –, en collaboration étroite avec l'éditrice Rachel Grunstein (L'Iconoclaste), des lettres et extraits de journaux intimes de soldats allemands stationnés en France entre 1940 et 1944. L'idée était, dans ce premier livre, de restituer le regard porté par les Allemands sur la France, de raconter, sous la plume des soldats de la Wehrmacht, une autre guerre, et d'offrir ainsi un nouveau visage, plus subtil, plus complexe, de l'Occupant. Ce travail s'inscrivait dans le sillage de la redécouverte en Allemagne des archives personnelles et familiales des soldats de la Wehrmacht dans les années 1980-1990. Les historiens et les médias outre-Rhin se sont de plus en plus intéressés à ces archives et des collectes ont alors été lancées en Allemagne. Ce mouvement a contribué à réinscrire l'historiographie militaire dans une perspective plus large et plus personnelle. C'est ce qui explique la naissance de plusieurs institutions de conservation qui ont nourri ce travail. Alors que j'étais plongée dans ces archives, je suis tombée sur la correspondance de guerre de Heinrich Böll, qui avait été publiée en Allemagne pour la première fois en 2001. J'ai été très surprise de constater que ces lettres du célèbre prix Nobel de littérature n'avaient encore jamais été traduites en français. Devant la qualité de l'écriture et la description très personnelle que le soldat Böll fait des Français, des paysages et des villes qu'il traverse, nous avons voulu en savoir davantage et offrir une traduction commentée d'une large sélection de ses lettres. Ceci de manière à cerner davantage qui était le jeune Böll. Ses lettres, souvent écrites dans la précipitation – dans un wagon de train ou sur un coin de table, entre deux tours de garde –, sont parfois très longues et très belles : on y sent l'écrivain en herbe qui s'essaie à l'écriture et travaille son style. Böll écrit énormément, plusieurs lettres par jour, et se réfugie dans sa correspondance pour fuir l'ennui de la vie de soldat.
Par ailleurs, les lettres publiées dans *Comme un soldat en France* nous montrent Böll sur le front français, mais elles s'arrêtent en octobre 1943. Il nous a paru intéressant de voir ce qu'il devient sur le front russe et dans quelle mesure ses idées sur la guerre ont pu changer.
Enfin, on a en tête l'image du Böll écrivain, prix Nobel, intellectuel engagé politiquement à gauche, très antimilitariste, véritable conscience morale de l'Allemagne de l'après-guerre, et on découvre ici un jeune soldat d'une vingtaine d'années, antimilitariste certes, mais aussi rempli de préjugés et imprégné malgré tout par la propagande nazie. On réalise à travers son exemple que personne, même parmi les gens cultivés et anti-nazis, n'était à l'abri de la propagande d'Hitler. Böll est, comme tant d'autres, un enfant de son temps.

Jeanne Guérout
© L'Iconoclaste

Jeanne Guérout, historienne et journaliste de formation, est franco-allemande. Après avoir travaillé pour différents médias à Berlin et à Paris (Arte, Le Monde, Die Tageszeitung, AFP), elle est collaboratrice à France Culture. Elle a publié avec Jean-Noël Jeanneney *Jours de Guerre, 1914-1918* (Les Arènes, 2013) et produit un documentaire sur les réfugiés allemands d'Europe de l'Est à la fin de la Seconde Guerre Mondiale (*France Culture*, 2014). Elle collabore actuellement à l'émission *Concordance des temps* pour France Culture. En 2016, aux éditions L'Iconoclaste, elle a publié avec Aurélie Luneau et Stefan Martens, *Comme un Allemand en France, Lettres inédites sous l'occupation 1940-1944*.

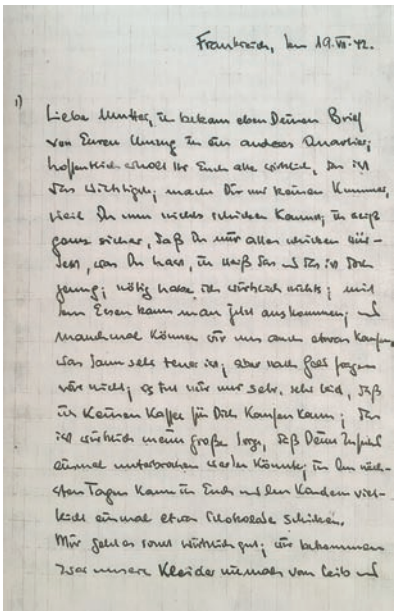


Heinrich Böll
Lettres de guerre 1939-1945
Préface de Johann Chapoutot
Traduction et commentaires de Jeanne Guérout
Editions L'Iconoclaste, 31 oct. 2018, 367 pages.

Ouvrage publié avec le soutien de
fondation D'ENTREPRISE

Pourquoi ces lettres sont restées si longtemps inédites ?

J.G. Ce n'est qu'en 2001, cinquante-cinq ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, qu'une maison d'édition de Cologne (Kiepenheuer & Witsch) publie pour la première fois la correspondance de guerre de Heinrich Böll. Il s'agit de 878 lettres, écrites entre 1939 et 1945, et adressées à sa famille, puis essentiellement à sa compagne Annemarie Cech, qu'il épouse en 1942. Annemarie Böll a consacré les dernières années de sa vie à la transcription et à l'édition de ces lettres, longtemps restées inédites, qu'elle avait jusque-là considérées comme trop personnelles. Prenant conscience du témoignage historique qu'elles représentaient, Annemarie a finalement accepté de les rendre publiques, en opérant cependant une certaine censure lorsque les passages étaient trop intimes. Les lettres adressées à la famille ont été en revanche publiées dans leur intégralité. Nous proposons ici une traduction en français d'extraits d'une sélection d'environs 160 de ses lettres. Dans notre choix, nous avons cherché à couvrir aussi fidèlement que possible la guerre vécue par Böll et à restituer sa personnalité de jeune soldat et de jeune écrivain.



Lettre de Heinrich Böll à sa mère, envoyée depuis le cap Gris-Nez, 19 juillet 1942 © L'Iconoclaste, page 135.

Quelques mots sur les romans et nouvelles de Böll qui s'inspireront de cette expérience de la guerre ?

J.G. Deux de ses œuvres seront particulièrement marquées par son expérience de la guerre. En 1949 paraît son premier roman : *Le train était à l'heure* (*Der Zug war pünktlich*). Dans une gare d'une ville de la Ruhr, Andreas, un jeune soldat, cherche une place dans un train en partance pour le front. Puis, en 1951, *Où étais-tu, Adam ?* (*Wo warst du, Adam ?*) : l'auteur y décrit le périple du soldat Feinhals depuis le front oriental jusqu'à la maison de ses parents. Une errance qui rappelle celle du soldat Böll durant les années 1944-1945.

Heinrich Böll témoignera plus tard : « Aujourd'hui je ne me souviens plus exactement quelle était la clé initiale de ce livre, mais ce que je sais, c'est qu'être transporté ici ou là, en permission, puis de retour au front, être toujours assis dans des trains, dans des wagons de marchandises ou dans des trains de voyageurs, patienter dans les salles d'attente, des heures entières, des jours entiers, des nuits entières, monter dans les trains, en descendre lors d'alarmes aériennes, y remonter, enfin être transporté contre son gré, c'était une expérience militaire vraiment très spéciale. »

Après 1953, l'inspiration de Böll s'éloigne de son expérience militaire et s'oriente davantage vers les problèmes d'actualité de la République fédérale d'Allemagne. La situation politique devient, de plus en plus, le sujet de ses nombreux essais et romans.

Annemarie et Heinrich Böll se marient religieusement le 31 décembre 1942

Comme un Allemand en France, Lettres inédites sous l'occupation 1940-1944.
Aurélie Luneau, Jeanne Guérout, Stefan Martens.
Éd. L'Iconoclaste, oct. 2016
302 pages.

Lire l'article de Corinne Amar sur l'ouvrage *Comme un Allemand en France*
https://www.fondationlaposte.org/florilettre/articles-critiques/comme-un-allemand-en-france-lettres-inedites-sous-loccupation/

Ouvrage publié avec le soutien de
fondation D'ENTREPRISE

Lettres choisies

Heinrich Böll, Lettres de guerre 1939-1945
© Éditions L'Iconoclaste

Lettres à ses parents

Bromberg, le 16 juillet 1940

Chers parents, chères sœurs,
Merci beaucoup pour la lettre de père et celle de Tilde ; j'ai aussi reçu samedi le petit paquet avec la montre et les lunettes. Merci à tous pour vos vœux de bonne fête. Je suis maintenant à nouveau de garde, j'ai donc le temps d'écrire plus longuement et de manière lisible. […] Le paysage, pour ce que j'en ai vu, possède le charme fabuleux de la monotonie absolue ; du sable, des arbustes, des pinèdes et cette petite rivière malpropre qu'est la Brahe. La ville, dans les quartiers où elle ressemble à une ville allemande, rappelle un peu la Maternusstrasse ou la Roonstrasse (à vrai dire, une Maternusstrasse qui serait bordée d'arbres). Dans certaines rues, les maisons ont des toits plats et des façades gris foncé et délavées, ce qui donne une impression très orientale, un peu comme je m'imagine une grande ville russe ; les trois ou quatre rues principales, en revanche, sont extrêmement vivantes et très urbaines ; […] Je n'ai pas encore découvert de quartiers réellement polonais, bien que la population soit à 90ù polonaise. […]
Des polonais, on sait que ce sont des étrangers et qu'ils ne peuvent être nos amis, ainsi les choses sont claires : ils donnent tous l'impression d'être très abattus, mais derrière la mélancolie de leur regard, c'est la haine qui guette, et un véritable fanatisme qui se déchaînerait sans aucun doute plus sauvagement que jamais, si les soldats disparaissaient ne serait-ce que trois semaines ; alors aucun Allemand de souche ne survivrait. On voit très clairement dans leurs yeux que ce peuple est prédestiné à la révolution, et on comprend qu'ils n'ont absolument pas perdu l'espoir de redevenir libres un jour ; parfois on voit, près d'une petite église, sur le seuil d'une maison ou au bord de la petite rivière trouble, une silhouette qui, dans sa pauvreté infinie, sa tristesse profonde et sa passion somnolente et retenue, semble symboliser le destin de la Pologne. Je ne peux juger de la mentalités des Allemands ethniques que d'après leur physionomie et leur langue, mais c'est amplement suffisant. […]
Malheureusement, il n'y a pas la moindre possibilité de partir d'ici, de rejoindre une troupe où tout ne serait pas si horriblement monotone. Ou alors, on devrait nous donner, à nous qui servons depuis bientôt un an, un quelconque petit emploi tranquille. Dans ces conditions, on pourrait bien patienter jusqu'à ce que ça se termine. Pour finir, je voudrais encore vous décrire une des installations les plus importante de notre caserne. […] Notre cabinet d'aisances, dont voici la coupe horizontale. Cela a la forme d'un siège de torture et ressemble à un confessionnal, nous l'appelons le « six cylindres », car il offre six places à la fois pour se soulager côte à côte ; un peu restreint bien sûr pour plus de 350 personnes ; (…)
Après ce chapitre un peu trouble, je vous embrasse tous, merci pour tout et portez-vous bien.
Votre Heinrich

Lettres à Annemarie

À l'Ouest, le 9 septembre 1942 [cap Gris-Nez]

[…] Souvent, ces ouvriers français en guenilles qui nous croisent sur leurs vélos antédiluviens et boueux, et qui nous regardent avec indifférence, me font l'effet de jeunes dieux ; le soir venu, ils peuvent embrasser leur femme et boire du vin, et même s'ils sont privés de toute liberté politique – chose terriblement humiliante pour un homme – ils n'en sont pas moins auréolés de cette grandeur de la pauvreté et de la douleur, qui élève le mendiant au niveau du noble ; je ne voudrais pas échanger ma place avec eux , ça non, je voudrais vraiment être et rester un Allemand, avec toutes les grandes qualités et les défauts fantastiques de notre nation, avec notre confusion, mais je trouve parfois que les sacrifices que nous devons consentir, nous les vainqueurs, sont quand même exagérés ; il est vraiment étonnant de voir avec quelle facilité nous, Allemands, arrivons à supporter tout cela ; je ne crois pas qu'une autre nation au monde pourrait supporter autant de sacrifices, avec cette fermeté, cette absence impitoyable de pathos, sans s'abîmer dans la mélancolie comme peuvent le faire les Russes ou s'enivrer de grandes phrases comme les Français. […]

Sur la Manche, le 7 avril 1943 [Le Tréport]

[…] Aujourd'hui, j'ai eu à m'occuper d'une affaire vraiment horrible ; je devais aller chercher du mobilier dans les nombreuses vieilles maisons qui bordent la plage, des maisons à l'abandon depuis déjà trois ans ; dans la plupart, on ne trouve plus un seul morceau de bois, plus un appareil utilisable ; c'est fou à quel point la guerre agit ici avec la force d'une catastrophe naturelle ; de très vieilles casseroles, de la vaisselle brisée, des débris et de la saleté, entassés dans les coins ou dispersés à l'aveugle ; de la folie pure, et pourtant cela avait quelque chose d'exaltant ; dans un grenier, j'ai trouvé une bibliothèque complètement vandalisée, souillée, déchirée, éparpillée et piétinée ; un spectacle affreux que la vue de ces livres malmenés ; dans ces maisons qui ressemblent à des tombes, murées du côté de la mer, le mugissement des vagues qui déferlent a quelque chose de sinistre avec le peu de lumière qui filtre à travers les meurtrières… Même les souris et les rats semblent avoir fui ces lieux...

Sur la Manche, le 20 avril 1943 [Le Tréport]

[…] Aujourd'hui, j'ai vécu une histoire très triste ; la police nous amène chaque jour les civils qui ont pénétré dans la zone interdite sans laissez-passer ; c'est souvent un mélange international d'Arabes, d'aventurières parisiennes et de braves gens, qui sont vraiment inoffensifs ; aujourd'hui, c'étaient ces pauvres filles. C'est vraiment étrange, je n'arrive pas à éprouver un sentiment de totale antipathie envers de telles filles, comme, par exemple, devant un agent immobilier ou un barbouilleur suspect, je n'éprouve pas non plus le moindre mépris lorsque je discute avec elles ; je me sens d'une certaine manière « lié » à elle. Oui, tu comprendras ce mot étrange, il me semble que, quelque part, une certaine égalité existe entre moi et ces filles ; comme si nous étions écorchés, dénudés et vendus de la même manière par la société des hommes ; hélas, je voudrais tant savoir ce que Dieu dit à ces filles, et où il les range dans son ordre du monde plein de bonté. Mais nous ne pouvons que discourir, nous n'avons pas le calme nécessaire pour y réfléchir en profondeur et avec patience. Nous sommes toujours traqués, sans cesse à trimer, toujours harcelés et tourmentés. […]

Sur la Manche, le 8 mai 1943 [Le Tréport]

[…] Jacqueline, notre fille de pêcheur, s'est transformée ce printemps en une jeune femme aux cheveux d'un blond foncé presque comme Chesterton et aux yeux couleur de mer, un vrai visage de fille de pêcheur, réellement très beau ; en réponse aux propositions qui lui ont été faites de devenir la bien-aimée de tel ou tel sous-officier ou adjudant, elle s'est dérobée avec une sécheresse presque surprenante pour une Française, et elle est ainsi une exception digne d'éloges et réjouissante parmi le grand nombre de filles qui trafiquent avec les soldats ; elle parle en plus un français parfait et clair,

dénué de ce flou que la paresse peut introduire dans la pratique de toute langue. Je me fais parfois réprimander à cause d'une faute grossière, qu'elle corrige aussitôt par le mot qui convient, lentement et articulé avec soin…
Au fait, connais-tu notre concierge et factotum, M.Ernest ?Un type génial, avec qui je pratique plus intensément encore la langue, à vrai dire on n'apprend auprès de lui que le jargon du port, les expressions les plus diverses pour les différents types de femmes, pour désigner des relations tantôt agréables, tantôt désagréables ; de plus il m'apprend à connaître, par la théorie et la pratique, toutes sortes d'alcools ; un vieux bonhomme épatant. (…)
La femme de M. Ernest a vraiment une allure étonnante, et je crois qu'en secret il est très fier d'elle ; cette vieille femme a une démarche véritablement royale, élastique et altière, toujours la tête haute, avec un visage étrangement sérieux et dur, impeccable et sévère, comme celui d'une vieille bergère sage qui descend des hauteurs d'une montagne isolée et regarde avec mépris les « gens d'en bas ». Elle est toujours vêtue très pauvrement d'une vieux manteau, sans bas, dans de simples sandales et évidemment elle porte un béret basque, un vrai béret basque ; pourtant le visage sévère de cette femme peut exprimer en un clin d'œil une tendresse étonnante, (…)

.....

Sites Internet

Éditions L'Iconoclaste
https://www.editions-iconoclaste.fr/

Lire l'article de Corinne Amar sur l'ouvrage *Comme un Allemand en France*
https://www.fondationlaposte.org/florilettre/articles-critiques/comme-un-allemand-en-france-lettres-inedites-sous-loccupation/

La République des Lettres - Heinrich Böll
https://republique-des-lettres.com/boll-9782824902135.php

Fondation Heinrich Böll
http://fr.boell.org/fr/2017/12/21/heinrich-boll-un-centenaire-au-coeur-de-notre-temps

Heinrich Böll
Portrait

Par Corinne Amar

« Cologne, 17 juin 1941. (…) Toute monotonie, quand elle n'est pas d'ordre liturgique ou sacramental est meurtrière – elle tue l'imagination (…). Parfois, je perds tout espoir face à cette uniformité sans fin ; toujours la même chose, le même tramway à l'aller et au retour ; dans un coin de ma sacoche, il y a ma boîte à beurre, dans un autre, le saucisson ; au milieu se trouve toujours un livre, un certain nombre de cigarettes. Le matin, quand je me lève, je sais déjà que je me trouverai à 10 heures moins le quart à un point précis de la ceinture verte et que je ferai exactement le même exercice que les autres fois au même endroit ; et je sais précisément que lors de notre marche de retour, nous serons à 10h10 à M., au coin de la rue Belvederestrasse et de la Herrigerstrasse, sauf qu'en plus il nous faudra entonner la belle chanson « Je suis un chasseur libre et j'ai mon territoire » [1]. Pour ce jeune soldat passionné de littérature, à la soif de vivre *comme une fringale douloureuse et sauvage*, ballotté de villes en villes, de casernes en garnisons comme tous les jeunes appelés allemands, les journées s'écoulent au compte-goutte, les dimanches se ressemblent, il rêve d'écrire un *grand et gros livre, une épopée forte*, mais pour l'heure, tout lui semble gris et triste, sans éclat, sans avenir en ce temps de guerre, et c'est à sa fiancée qu'il écrit, depuis la prison centrale de la ville où on l'a affecté et chargé de garder des prisonniers condamnés. Heinrich Böll, futur prix Nobel de littérature (en 1972), auteur de *L'honneur perdu de Katarina Blum* (Seuil, 1975) et écrivain allemand de l'après-guerre, a vingt-quatre ans, et pendant la guerre – il sera mobilisé presque six ans - il écrit surtout des lettres. À sa famille, à ses proches. Un recueil de ses *Lettres de guerre 1939-1945*, inédites, traduites et commentées par Jeanne Guérout (historienne et journaliste), préfacé par l'historien Johann Chapoutot (professeur d'histoire contemporaine), paraît aujourd'hui aux éditions L'Iconoclaste, qui nous racontent le quotidien d'un soldat de la Wehrmacht à qui la vie militaire, faite d'ennui, de fatigue et de répétition, vole son temps, ses plus belles années, ses illusions, ses ambitions, sa liberté. Il s'y fera, hélas, tout pacifiste qu'il est, confiant à Annemarie son inquiétude et sa haine de la guerre, mais tout en considérant cette guerre comme juste et estimant légitime

l'engagement de sa patrie. « (…) je suis alors le caporal Böll, qui dirige un groupe, à contrecœur et avec un certain sadisme, rempli d'une haine immense de la guerre, pas heureux, mais pas non plus si profondément malheureux, habité par un certain cynisme ; mais qui dirige bel et bien un groupe. L'autre se réveille parfois en moi, et il est effrayé par le premier, mais seulement au début, après il s'y habitue (…) » [2] On pourra s'étonner de ne trouver aucune de ces lettres écrites entre 1939 et 1945 évoquer le massacre des juifs, les déportations – qu'il dira n'avoir connus qu'après 1945 -, s'étonner de voir un jeune Böll *contaminé* recourir aux descriptions et propos racistes de la propagande nazie, sur les Français, les Roumains, les Polonais, les Ukrainiens ….

Heinrich Böll naît en 1917, à Cologne, dans une famille catholique et pacifiste, bourgeoise et libérale, ouverte au monde de l'art, il est le fils d'un maître ébéniste spécialisé dans les boiseries d'église. Il apprend le métier de libraire, il commence déjà à écrire. Quand la guerre éclate, il a vingt-et-un ans et, bien que réfractaire au service militaire, il reçoit son ordre de mobilisation. Il passera au café son dernier *beau dimanche d'août 1939*, avant de se retrouver dans une caserne militaire, puis de prêter serment comme soldat de la Wehrmacht, enfin, d'être intégré à un bataillon d'infanterie.

C'est après la Seconde Guerre mondiale, de retour dans sa ville natale, en ruines, qu'il entamera sa carrière littéraire, et ses premiers romans s'inspireront de cette expérience de la guerre. Les années de front lui ont appris le prix de la vie, avec le prix de l'amour, du café, du pain, des cigarettes et de l'espérance. Il adhère au fameux Groupe 47 – du nom de la date de création du mouvement - avec d'autres jeunes écrivains réunis qui font renaître la littérature allemande d'après-guerre et forgent un courant, se fait connaître par ses premières nouvelles, s'impose rapidement comme le chef de file de ces écrivains. Car il s'agit de reconstruire un monde nouveau. On lui doit, entre autres romans ou nouvelles, notamment, *Croix sans amour* (1947) et *Le Testament* (1948), qui comptent parmi ses tout premiers écrits et éclairent la genèse de son œuvre ; dans l'un comme dans l'autre, l'auteur évoque son expérience de la guerre, met en scène l'affrontement entre fanatisme de l'obéissance à l'ordre, à la discipline, et résistance individuelle au régime, souci de la vie des hommes, évoque l'immense gâchis humain, la déréliction, et au fond, cette possibilité de se révéler soi-même. Avec *Le Train était à l'heure* (1949), ce sont des nouvelles consacré à la guerre et aux années qui ont suivi. Dans une gare d'une ville de la Ruhr, Andreas, un jeune soldat, cherche une place dans un train qui part pour le front. Il sait que c'est son dernier voyage, il sait qu'il va mourir. Lors d'un arrêt à Lemberg, il rencontre une espionne polonaise qui se prostitue pour obtenir des renseignements... Les autres nouvelles du recueil ont souvent la guerre comme cadre, et le sort des soldats. Ensuite, paraissent *Où étais-tu Adam ?* (1951) *Rentrez chez vous, Bogner !* (1955) *Les enfants des morts* (1955), *Portrait de groupe avec dame* (1971), *L'Honneur perdu de Katharina Blum ou Comment peut naître la violence et où elle peut conduire* (1974) qui fit l'objet d'une magistrale adaptation au cinéma de Margarethe von Trotta et Volker Schlöndorff, en 1976. Une jeune femme paisible devient tout à coup l'héroïne d'un fait divers à sensation et voit sa paix et son intimité bouleversées, sa réputation injustement mise en cause et livrée en pâture à ses concitoyens. C'est l'histoire de la métamorphose, en l'espace de cinq jours, d'une jeune femme, gouvernante de maison discrète et sans histoire, en criminelle. Les premières pages du livre nous l'apprennent : elle abat, chez elle, peu après midi, à coups de revolver, le journaliste qu'elle n'avait jamais vu auparavant, mais qui, lui ayant crée une légende fabriquée de toutes pièces, l'a « déshonorée ». Ce bref roman qui mettait en avant l'indignation de l'auteur devant les procédés de la presse à sensation, la perversion de l'information, renvoyait sans doute aussi au rapport que Böll lui-même entretenait avec la presse à sensation allemande. En 1972, l'homme qui aura, en tant qu'écrivain, posé à son pays les questions du nazisme, de la démocratie chrétienne, soutenu le combat des écrivains des pays de l'Est pour la liberté d'expression, qui aura fait entrer dans la littérature une Allemagne inconnue née de la guerre et des ruines, se voit décerner le prix Nobel. Et s'il écrit, dira-t-il dans une grande enquête réalisée par la R.T.F auprès de 70 écrivains français et étrangers, dans le cadre de L'Université Radiophonique Internationale, et publiée dans la revue de La Table Ronde en novembre 1958 (numéro 131), c'est parce que « la création littéraire est l'image fidèle de la vie, que vivre, c'est accepter totalement la vie et les risques qu'elle implique. »

.....

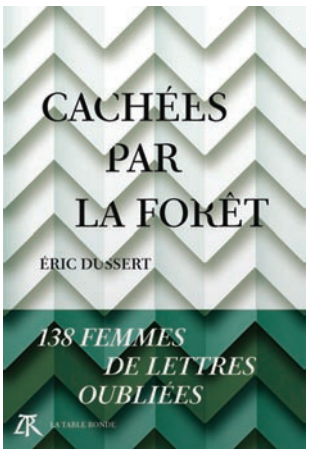
[1] *Lettres de guerre 1939-1945*, éd. L'Iconoclaste, lettre à sa fiancée, Annemarie Cech, p.73

[2] Opus cité, 17 mai 1942, p.105

Éric Dussert

138 femmes de lettres oubliées

Par Gaëlle Obiégly



Encore aujourd'hui, les femmes sont souvent abordées sous l'angle du corps, plus rarement sous celui de leur esprit. Un des mérites de ce livre est de faire apparaître chez elles la fusion de l'un et de l'autre. En effet, aventure physique et littéraire ne font qu'une chez la plupart de celles qui figurent dans cette anthologie. Éric Dussert y réunit une quantité de femmes de lettres oubliées. Malgré leur nombre important, elles sont individualisées. De manière transversale, on repérera certains traits qui pourraient les classer dans des catégories existentielles, des genres de femmes, des genres d'écrivains. La généralisation n'a pas cours ici. L'éventuelle spécificité de l'écriture féminine n'est pas non plus soulignée. Chacune a sa particularité. Ce qu'elles ont en commun : l'écriture. Mais elles se consacrent différemment à ce métier longtemps plus favorable aux hommes qu'aux femmes.

Dans sa présentation, l'auteur exprime une réserve vis-à-vis de la féminisation du terme d'écrivain et d'auteur. Le lecteur n'a aucun mal à devenir lectrice. En revanche, l'auteur ne se fait pas autrice sans susciter la moquerie. Le terme « écrivaine » rendrait « moins grâce à l'utilité de l'ouvrage » – En quoi ? L'argument échappe, cependant je respecterai ici la préférence de l'auteur de ce livre excellent dès son préambule. Son anthologie provient d'un scrupule. Éric Dussert, après avoir consacré un ouvrage aux écrivains oubliés, s'est aperçu qu'*Une forêt cachée*, publié en 2013, chez le même éditeur, accordait peu de places aux femmes de lettres. Révélant la difficulté à retrouver les traces de ces femmes, pour certaines pionnières, il suscite par la présentation de son travail l'intérêt et l'envie de découvrir ces créatrices « cachées par la forêt ». Cent trente-huit femmes engendrent autant de portraits et de désirs de lecture. Malheureusement, la plupart des livres mentionnés ne sont plus disponibles. Mais cet ouvrage pourrait inciter de nouvelles publications. La préface est signée par Cécile Guilbert, éminente intellectuelle, qui ouvre le cortège des cent trente-huit oubliées. Relativement oubliées car Danielle Collobert, Emma Dante, qui figurent sur cette liste ont des adorateurs, adoratrices.

La littérature est certainement la chose la plus importante du monde. Les femmes y ont toujours pris part. Éric Dussert commence son panorama par une poète médiévale japonaise, Ono no Komachi. La littérature est essentielle en ce qu'elle constitue la mémoire d'une culture et qu'elle s'emploie à la transmettre avec des moyens réduits et infinis. Elle s'adresse en principe à tous mais réellement à chacun. Éric Dussert énonce la formule complexe de cet art qui « fonde une communauté intangible tout en s'adressant aux lecteurs et aux lectrices une par une, un par un, proposant par là un mode sans équivalent de contestation utopique des normes de genre ». Si la réflexion y est suscitée, la méditation est marginale dans cet ouvrage où la théorie laisse une grande place au récit et aux expérimentations intellectuelles de cette invisible communauté féminine. En les classant tout simplement selon l'ordre chronologique, l'auteur montre leur ancienneté dans le monde des lettres et leur inventivité primordiale. Leur condition d'oubliées a des raisons variables. Parfois c'est lié au contexte historique. La célébrité de Thea von Harbou, bien connue quand elle partageait la vie et le travail de Fritz Lang n'a pas duré, sinon auprès des cinéphiles. Ils ont écrit *Les Nibelungen*, *Metropolis*, *Les Espions*, *M le Maudit*, notamment. Ces œuvres-là, ainsi que la gloire de Fritz Lang, ne se sont pas effacées. Ils se sont séparés en 1933 alors que Thea von Harbou s'enthousiasme pour le futur Reich. Elle adhère au parti nazi en 1940. Fritz Lang, juif, a dû s'exiler à Paris puis à Hollywood. Thea von Harbou, avant de co-écrire les films qui feront la renommée du cinéaste, est romancière. Elle publie son premier roman à dix-sept ans. Elle obtient le succès avec ses livres. Après la guerre, en 1954, son œuvre tombe dans l'oubli. Mais Fritz Lang l'en ressortira un instant en adaptant deux de ses romans.

L'érudition d'Éric Dussert nous permet de découvrir des femmes dont l'existence se lie sans

conteste à la littérature. Leurs portraits sont émaillés d'extraits de leurs écrits et parfois de commentaires contemporains de leur publication. C'est une façon habile de nous faire savoir que si elles ne le sont plus aujourd'hui, et peut-être temporairement, ces œuvres ont été lues en leur temps. Elles témoignent, d'ailleurs, de leur époque tout autant que d'une certaine manière d'être au monde. L'agencement des chapitres, chronologique, leur introduction, spirituelle, les cas de figure, très variés, tout cela produit un livre aux usages multiples. Il peut être consulté, à la manière d'un dictionnaire. Ou bien dévoré comme une suite d'aventures. Il a, en tout cas, la particularité de faire habiter dans un même monde des femmes que la géographie, le temps, les mœurs éloignent.

Des auteurs régionalistes, telles Sandy, Canziani, côtoient ici des voyageuses, notamment Adèle Hommaire de Hell, mais aussi des critiques, des conteuses et des poètes. Bien des genres se trouvent réunis, abordés par des femmes de tempérament. L'intensité de leur existence, elles la reversent à la littérature. Intensité physique, sentimentale, politique, culturelle, exotique, militante qui se déploie dans des textes et parfois dans des tribulations. Si bien que la biographie de certaines de ces auteurs suscite à elle seule la curiosité. Si l'on considère le parcours d'Adèle Hommaire de Hell, on s'aperçoit que dans certains cas, l'écrivain naît des circonstances. Pour d'autres, on peut parler de vocation ; mentionnons alors parmi les poètes, Antonia Pozzi et Danielle Collobert. Tandis qu'Adèle Hommaire de Hell n'aurait peut-être pas écrit de récits de voyage si elle n'avait suivi son époux dans tous ses déplacements professionnels. Peut-être n'aurait-elle même pas écrit du tout. Aux côtés d'un homme menant des missions scientifiques, elle minimise la sienne. Elle n'est qu'épouse et produit alors, dans son ombre, des récits incrustés d'émotions soi-disant féminines. Lorsque son mari meurt, en 1848, la créativité d'Adèle se libère. Ses ouvrages changent de ton. Elle donne à voir des paysages inédits qui comblent le public français épris d'Orient depuis l'expédition d'Egypte. Il est notable que souvent l'activité littéraire va de pair avec l'élan qui les pousse vers l'aventure. Etre femme de lettres suppose une certaine intrépidité, un caractère. Il faudra lire, pour s'en rendre compte, le portrait d'Odette Keun, la mystérieuse. Jeune fille rebelle, ensuite désireuse d'entrer dans les ordres, elle devient une bolchévique ardente en 1917, puis elle épouse un prince, se retrouve emprisonnée dans la nation rouge, s'éprend de H.G Wells dont elle admire les théories sur l'amour libre. Ils passeront dix ans ensemble. Ses récits témoignent de ses péripéties et du tempérament de cette héroïne.

Éric Dussert ne s'attarde pas à déceler une spécificité féminine dans ces écritures. Les femmes de lettres sont, ici, distinguées par leurs parcours, faits de choix et d'aléas dont elles ont tiré des œuvres dont il est aujourd'hui le découvreur.

Éric Dussert
Cachées par la forêt
138 femmes de lettres oubliées
Préface de Cécile Guilbert
Éditions La Table Ronde, Hors collection
25 octobre 2018

Éric Dussert
Une forêt cachée
156 portraits d'écrivains oubliés
précédé de
Une autre histoire littéraire
Préface de Claire Paulhan
Éditions La Table Ronde,
Hors collection
14 mars 2013

Critique littéraire et essayiste, **Éric Dussert** a une prédilection pour les écrivains oubliés dont il dresse les portraits, quand il ne rend pas vie à leurs œuvres dans sa collection « L'Alambic » à L'Arbre Vengeur. Il suit l'actualité littéraire pour *La Quinzaine littéraire*, *Le Monde diplomatique*, *Le Matricule des Anges*, *La Revue des revues* et sur son blog personnel, *L'Alamblog*.

Dernières parutions

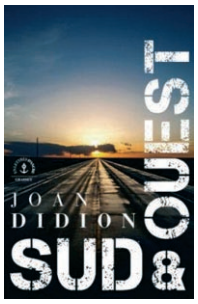
Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Romans

Linn Ullmann, *Le registre de l'inquiétude*. Traduction du norvégien Céline Romand-Monnier. À la fin de sa vie, Ingmar Bergman aurait aimé écrire sur la vieillesse mais il ne s'en sentait plus la force. Avec sa fille Linn Ullmann, il penche alors pour un livre d'entretiens. Ils préparent leur projet pendant deux ans et commencent leurs séances de travail au printemps 2007. Pour cela, ils se retrouvent dans la maison de Hammars, sur l'île de Fårö, où le metteur en scène suédois a prévu de mourir « l'endroit dont il était tombé amoureux était une plage de galets déserte, quelques pins tortueux. Il s'y est aussitôt reconnu, ceci était son endroit, il correspondait à ses représentations intimes de la forme, de la proportion, de la couleur, de la lumière et de l'horizon. » Le père évoque ses premières émotions d'enfant à l'opéra, sa passion pour la musique qui lui procure « un sentiment d'élévation de la vie », « son intérêt colossal » pour les femmes, ses rêves ou la disparition de la sexualité. Mais très vite les conversations s'avèrent confuses du fait d'une mémoire et d'un rapport à la réalité défaillants. « Cet été-là, tout s'articulait autour de mourir, le dernier gros boulot, la mort s'appuyait contre la vie, la vie s'appuyait contre la mort, le matin il se réveillait et s'endormait le soir, et cependant il mourait chaque jour. Son cœur battait, mais son absence était écrasante. » Ingmar Bergman s'éteint le 30 juillet 2007. Sa fille a gardé le magnétophone trois ans dans son sac à main avant de le ranger dans un tiroir. Longtemps l'image du père sur son lit de mort a tout recouvert puis en 2014, les enregistrements et les souvenirs ont refait surface. Linn Ullmann, est née hors mariage en 1966, de l'histoire d'amour entre le célèbre cinéaste et l'actrice norvégienne Liv Ullmann, de vingt ans sa cadette. Elle a grandi avec sa mère à Oslo et aux États-Unis et retrouvait son père l'été à Hammars. Elle a souvent été confiée à sa grand-mère et à des bonnes d'enfant, sa mère voyageant beaucoup pour son métier. Elle ne désirait rien tant que sortir de l'enfance, quand ses parents voulaient eux y rester. Chacun à leur manière, ils ont été des pôles fascinants. Linn Ullmann explore avec subtilité et tendresse les questions de la mémoire, du deuil, du manque, de la transmission et de ce que l'enfance dépose en chacun de nous. « J'essaie ici de comprendre quelque chose sur l'amour, et sur mes parents, j'essaie de comprendre pourquoi la solitude joue un tel rôle dans leur vie, et pourquoi, plus que tout au monde, ils avaient si peur d'être abandonnés. » Éd. Actes Sud, 432 p., 23 €. Élisabeth Miso

Hélène GESTERN, *L'eau qui dort*. « Le week-end dernier, j'ai retrouvé une carte postale dans le chalet. Elle était coincée entre le lit et le mur et elle est tombée quand j'ai changé les draps. (...) Ni date, ni timbre, juste deux lignes inscrites au dos. » Un homme sort de chez lui un jour et ne revient pas. C'est l'histoire d'un homme qui s'est toujours senti minable, l'histoire d'un représentant de commerce brutalement licencié, au couple vacillant, humilié par sa femme qui, réveillé un matin avec une crise d'herpès, prend sa voiture et file sur la route, pour finir par se réfugier dans un hôtel médiocre d'une petite ville de province. Là, le souvenir afflue, notamment celui de la disparition d'Irina, son grand amour de jeunesse, partie un matin, au saut du lit, vingt ans plus tôt, sans une explication. Il n'aura de cesse de la retrouver. Il change de nom, car changer de nom c'est changer de personne, c'est changer d'identité, c'est enfouir tout ce qu'on n'aime pas de soi, et croire et faire croire être un autre, trouve du travail comme ouvrier horticole dans le domaine d'une veuve qui a aménagé un parc pour visiteurs contemplatifs. C'est là, dans ce chalet qu'on lui prête, où il croit sentir le fantôme d'Irina rôder, qu'il trouvera cette carte postale, telle une énigme à déchiffrer, fondamentale à sa vie. Un sixième roman magnifique dans l'œuvre de Hélène Gestern, qui parvient, comme à chaque fois à capter l'attention de son lecteur par une écriture romanesque et pourtant érudite, méticuleusement documentée, par une énigme à résoudre, qui se développe par pans successifs, et aussi réussie que dans les enquêtes policières les plus envoûtantes. Un anti-héros à la recherche de l'histoire de son amour perdu ou comment s'arrange-t-on avec la disparition, avec le passé, avec la culpabilité, l'abandon. En questionnant les équilibres de sa propre vie, en démontant ses illusions, en trouvant en soi au fond, la réparation, l'apaisement... Éd. Arléa, 377 p., 22 €. Corinne Amar

Journaux / Carnets

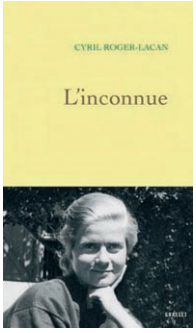


Joan Didion, *Sud & Ouest*. Traduction de l'anglais (États-Unis) Valérie Malfoy. *Sud & Ouest* réunit deux carnets inédits de l'une des icônes des lettres américaines, deux carnets rédigés lors de deux voyages distincts, l'un dans le Sud des États-Unis à l'été 1970, l'autre à San Francisco en 1976. Quand Joan Didion parcourt la Louisiane, le Mississipi, l'Alabama avec son mari John Gregory Dunne, elle n'a pas de projet professionnel précis. Elle veut juste élucider comment cette partie de l'Amérique repliée sur son passé a pu représenter il y a des années « (...) l'avenir, la source secrète d'une énergie bonne et mauvaise, le centre psychique. », car elle pressent que cette immersion dans le « Sud profond » lui permettra de mieux comprendre son territoire à elle, la Californie. « À la Nouvelle-Orléans, en juin, l'air est lourd de sexe et de mort, pas la mort violente, mais la mort par déchéance, surmaturation, pourrissement, la mort par noyade, asphyxie, fièvre d'origine inconnue. » Elle voit une femme mourir au volant de sa voiture à la Nouvelle-Orléans, des maisons soufflées par l'ouragan de 1969 sur le golfe du Mexique. Partout dans les hôtels, les restaurants, les stations-service, au congrès des radiodiffuseurs du Mississipi, elle est témoin de mentalités arriérées gangrénées par l'idée de race et de classe. Partie initialement pour couvrir le procès de Patty Hearst à San Francisco pour *Rolling Stone*, Joan Didion dérive dans ses notes vers son enfance à Sacramento, vers son histoire familiale, une identité californienne dans laquelle elle se reconnaît pleinement. « Dans le Sud ils sont convaincus d'avoir ensanglanté leur pays avec l'histoire. Dans l'Ouest nous ne croyons pas que ce que nous faisons pourrait ensanglanter la terre, la changer, ou l'effleurer. Comment en est-on arrivé là ? Je m'efforce de situer ma place dans l'histoire. » On reconnaît la plume aiguisée de celle qui a ouvert avec Tom Wolfe la voie d'un « nouveau journalisme », sa capacité à sonder l'Amérique, à interroger sans détours les événements politiques, sociaux et culturels de son époque ou ses affres personnels comme l'ont révélé plus récemment *L'Année de la pensée magique* (2005) et *Le Bleu de la nuit* (2011), les deux très beaux essais qu'elle a consacrés à son mari et à sa fille Quintana disparus. Les éditions Grasset rééditent également son roman *Mauvais joueurs*. Éd. Grasset, 224 p., 19 €. Élisabeth Miso

Pippo Delbono, *Le Don de soi*. Il commence par raconter des histoires d'autrefois, de belles histoires émouvantes comme des contes philosophiques pour enfants le soir, ou bien, pour adultes insomniaques ou tristes, des contes qui ont une morale joyeuses, tirés d'un de ses spectacles. On le sait, c'est un révolté et un blessé, c'est un homme de théâtre qui aime le mot, la

scène, le spectacle, la rencontre, tantôt violoniste tantôt acteur – mais l'acteur est un violoniste, nous dit-il – qui voyage à travers le monde, se bat avec la maladie, la dépression, frôle la folie, la tragédie, les retourne en chant. C'est un texte fait de confessions, de réflexions, de références, de souvenirs, de rencontres ; un Journal de bord fragmenté, recousu, de paroles et de vérité, traversé de cauchemars et de questionnements existentiels, parcouru de photographies intimes tels des frissons sur une peau... C'est l'histoire d'un créateur qui dit les affres de la création, dit sa découverte des techniques du théâtre oriental, le travail sur le corps, sur le souffle ; c'est un comédien, un acteur, un réalisateur, un metteur en scène dont la compagnie est une famille, qui nous raconte ses grands moments et ses grands maîtres, qui raconte, soi et le monde autour de soi ; un artiste enfin, pour qui l'art est la seule expérience qui permette de survivre, et qui fait, dans la continuité de ses précédentes autobiographies (*Récits de juin* (2008) et *Regards* (2010) une sorte de bilan de son travail et de son cheminement intérieur. Écrire, dire, se battre contre *ce mental qui ment*, guerroyer avec ses propres démons, ne pas perdre la foi, parler avec son cœur pas avec sa tête, autant de mantras que se répète ce cœur à vif, si sensible que tout entre en lui, tout le « perfore », mais qui dit merci à la vie, *car toute chose quelle qu'elle soit est un don*. Éd. Actes Sud, traduction de Federica Martucci, 90 p, 23 €. Corinne Amar

Récits



Cyril Roger-Lacan, *L'inconnue*. « Ce nous, c'est le nom d'un trou de mémoire. De la clairière qui se formait entre tes bras mon sommeil lui-même a perdu le chemin : rien de nous deux ensemble ne s'y incarne plus. Seules y apparaissent, parfois, comme l'empreinte d'un corps sur un lit déserté, les formes vides de nos gestes. » Cyril Roger-Lacan a perdu sa mère quand il était enfant. La fille aînée du psychanalyste Jacques Lacan est morte renversée par une voiture à trente-six ans un jour de mai 1973. Ce livre bref est un poème vibrant adressé à celle dont l'absence « a fait du monde une cathédrale inhabitable », à cette inconnue dont il n'a cessé de sentir la présence dans chaque chose et de rechercher des traces au détour de conversations ou de photographies figées. L'auteur se souvient de l'annonce de la tragédie par son institutrice, des étreintes chargées de chagrin de Malou, sa grand-mère quand lui et son frère (le dramaturge Fabrice Roger-Lacan) lui rendaient visite. Il se revoit jeune homme localiser difficilement la tombe maternelle au cimetière Montparnasse. Il chérit les instants de douceur échappés de l'oubli : l'éclat du rouge des champs de coquelicots où sa mère l'emmenait au printemps, la caresse de ses mains sur son visage d'enfant. Il a avancé dans l'existence comme dédoublé, connecté en permanence à ce manque, prisonnier d'un deuil impossible. « Toute sa vie lui apparaît ainsi, comme une chambre d'hôtel laissée en désordre le matin du départ. » Éd. Grasset, 96 p., 12 €. Élisabeth Miso

Correspondances

Philippe Annocque, *Mon jeune grand-père*. Philippe Annocque s'est appliqué à déchiffrer les cartes postales que son grand-père, Edmond, adressait à ses parents alors qu'il était prisonnier de guerre en Allemagne, de 1916 à 1918. Ses mots d'aujourd'hui — explications, réflexions, exclamations, questions — se mêlent à ceux écrits pour dire, 100 ans plus tôt, le rien

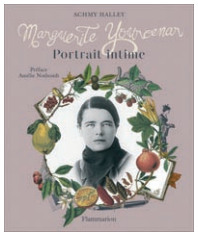
des jours qui se succèdent indéfiniment et se ressemblent infiniment. Mais, le rien n'est pas anodin, et le prisonnier de guerre, contraint par la censure, occupe de son écriture resserrée jusqu'à l'illisible l'espace restreint des cartes, pour dire tout simplement qu'il est vivant. Dans Mon jeune grand-père, l'auteur superpose sa lecture à ce qu'il retranscrit, et cette lecture aussi il la donne à lire. (Présentation de l'éditeur).

« J'ai retrouvé les cartes postales de mon grand-père qui était prisonnier en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale, de mai 1916 jusqu'à la fin de la guerre. [...] Je présente aux [lecteurs] ma propre lecture au moment où je déchiffre la carte. Comme l'écriture est difficile à lire, je décris ce que je comprends et découvre. Je sais très peu de choses de mon grand-père car il est mort en 1928. De son retour de captivité à sa mort, il s'est écoulé dix ans pendant lesquels il a rencontré ma grand-mère et a eu deux enfants, dont mon père qui ne l'a presque pas connu. La correspondance de mon grand-père que j'appelle Mon jeune grand-père était adressée à ses parents, dont je n'ai pas les réponses. Les cartes ont été écrites au rythme autorisé, c'est-à-dire tous les 4 ou 5 jours. Le courrier mettait beaucoup de temps à arriver et mon grand-père répond parfois à des lettres déjà anciennes ou au contraire, il anticipe. Par exemple, il veut à tout prix souhaiter une bonne fête à ses parents et il leur écrit avec plus d'un mois d'avance pour être sûr que les cartes arrivent au bon moment. » Propos recueillis par Nathalie Jungerman, pour Florilettres (édition été 2015, n°195) : https://www.fondationlaposte.org/florilettre/entretiens/entretien-avec-philippe-annocque-propos-recueillis-par-nathalie-jungerman/

Éd. Lunatique, 192 p., 20 €. 9 novembre 2018.

Ce livre fera l'objet d'un article dans le prochain numéro de FloriLettres (n°199, décembre 2018).

Biographies



Achmy Halley, *Marguerite Yourcenar. Portrait intime.* Préface d'Amélie Nothomb. Qui était Marguerite Yourcenar ? Derrière l'image de la grande écrivaine, première femme élue à l'Académie française en 1980, se cachait un être libre et passionné. Celle qui se considérait comme la « servante des oiseaux » et voyait la cuisine comme une alchimie, a pleinement vécu en accord avec ses convictions. Citoyenne du monde, pionnière de l'écologie, militante de la cause animale... Au travers de son art de vivre et d'une sélection de ses recettes de cuisine préférées, de nombreux documents d'archives parfois inédits et de ses écrits, se dessine le récit intime de sa vie. (Présentation de l'éditeur).

Ce livre fera l'objet d'un article dans le prochain numéro de FloriLettres (n°199, décembre 2018).

Achmy Halley est spécialiste de Marguerite Yourcenar à laquelle il a consacré de nombreux ouvrages. Ancien directeur de la Villa Marguerite-Yourcenar à Saint-Jans-Cappel, près de Lille, il lui a également consacré plusieurs expositions.

À lire, un entretien avec Achmy Halley à propos de son édition chez Gallimard de la *Correspondance* entre Marguerite Yourcenar et Silvia Baron Supervielle (FloriLettres janvier 2010, propos recueillis par Nathalie Jungerman) : https://www.fondationlaposte.org/florilettre/entretiens/entretien-avec-achmy-halley-propos-recueillis-par-nathalie-jungerman/

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires

Le prix Wepler-Fondation La Poste 2018 a distingué deux auteurs de P.O.L le 12 novembre à la Brasserie Wepler

Réuni dimanche 11 novembre 2018, le jury du prix Wepler-Fondation la Poste a distingué deux romans publiés chez P.O.L.
Pour sa 21ème édition, le prix et sa mention spéciale (dotés respectivement de 10 000 et de 3 000 euros) a été remis à **Nathalie Léger** pour ***La robe blanche***
et à **Bertrand Schefer** pour ***Série noire*** (P.O.L)

PRIX WEPLER-FONDATION LA POSTE

Nathalie Léger
La robe blanche
Éd. P.O.L, 23 août 2018, 144 pages.

Née en 1960, **Nathalie Léger** est directrice de l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine). Elle a été commissaire de plusieurs expositions et notamment « Le Jeu et la Raison », consacrée à Antoine Vitez (Festival d'Avignon 1994), « L'Auteur et son éditeur » (IMEC, 1998) ainsi que de l'exposition Roland Barthes, qui s'est tenue au Centre Georges Pompidou en 2002 puis, en 2007, de l'exposition Samuel Beckett, dans ce même lieu. Elle a dirigé l'édition en cinq volumes des Écrits sur le théâtre d'Antoine Vitez (P.O.L 1994-98) et établi, annoté et présenté celle des deux derniers cours de Roland Barthes au Collège de France, La Préparation du roman (Seuil-IMEC, 2002)
La robe blanche est son quatrième livre et le troisième paru chez P.O.L.
(Photo JOHN FOLEY/P.O.L)

Il y a quelques années, Nathalie Léger découvre une histoire qui l'intrigue et la bouleverse : une jeune artiste qui avait décidé de se rendre en autostop de Milan à Jérusalem en robe de mariée, pour porter un message de paix dans les pays en conflit ou en guerre, est violée et assassinée par un homme qui l'avait prise en voiture au sud d'Istanbul. Artiste ou martyre ? Candeur ou sacrifice ? Elle voulait faire régner l'harmonie par sa seule présence en robe de mariée. Mais ce n'est ni la grâce ou la bêtise de cette intention qui captive la narratrice, c'est d'avoir voulu par son voyage réparer quelque chose de démesuré et qu'elle n'y soit pas arrivée. Et parce qu'elle découvre que cette histoire vraie qui la touche tant en accompagne ou en révèle une autre. Elle comprend que sa mère lui demande la même chose : pouvoir réparer sa propre histoire blessée en lui demandant de raconter son mariage, d'exposer l'injustice de son divorce. Le père, l'ayant quittée dans les années soixante-dix avec éclat pour une autre femme, avait réussi à faire prononcer leur divorce à ses torts exclusifs, à elle, l'épouse abandonnée. La mère demande à sa fille d'écrire l'ordinaire de ce qui s'est passé, l'échec, l'abandon, les larmes, l'injustice. Elle lui demande aussi d'écrire pour réparer. Mais si une robe de mariée ne suffit pas à racheter les souffrances de l'humanité, les mots pourront-ils suffire à rendre justice pour les larmes d'une mère ?

MENTION SPÉCIALE DU JURY

Bertrand Schefer
Série noire
Éd. P.O.L, 23 août 2018, 176 pages.

Bertrand Schefer, philosophe de formation, est né en 1972 à Paris. Il est écrivain, réalisateur et traducteur (de l'italien). Aux éditions Allia, il a traduit des textes majeurs de la Renaissance italienne. Il a coréalisé avec Valérie Mréjen son premier long métrage, En ville, sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2011 Série noire est son cinquième livre et le quatrième chez P.O.L.

Un roman inspire un fait divers, qui devient un roman. Telle pourrait être la formule de ce livre qui retrace l'histoire du premier grand kidnapping français qui agita le pays en 1960 avant de découvrir qu'il était calqué mot pour mot sur un roman américain de la Série noire ! Un jeune ouvrier, revenu de la guerre d'Algérie et reconverti dans la vente d'électrophones, se jette dans les nuits parisiennes où son pouvoir de séduction fait des ravages. Il rencontre une jeune reine de beauté danoise qui découvre Paris en traînant aux terrasses de Saint-Germain-des-Prés en compagnie d'Anna Karina. Tout bascule avec un escroc de 39 ans, antisocial viscéral, qui met la main sur un livre de la Série noire qui le révèle à lui-même. Au gré des rencontres, des voyages entre Copenhague et la Côte d'Azur, ces trois personnages que rien ne destinait à réunir, vont se retrouver au coeur de l'affaire la plus retentissante du début de cette décennie 60. S'appuyant sur une enquête approfondie et des documents judiciaires inédits, le livre se déploie comme un roman policier qui peu à peu se déplace sur une autre scène, où la littérature et le cinéma deviennent les vrais protagonistes de l'histoire. On y croise Antonioni au festival de Cannes, Anna Karina, Françoise Sagan, Kenneth Anger, Jean-Jacques Pauvert, Simenon, Histoire d'O et les tournages de Clouzot et de Truffaut. On y rencontre le monde des artistes de music-hall, des concours de beauté. Une France où les médias de plus en plus puissants prennent désormais en charge l'entier récit des événements. Une enquête autour de photos passées à la loupe et de scènes de films dont on découvre l'envers du décor. Une investigation sur les puissances de la fiction et les frontières de plus en plus floues entre la réalité et ses images.

Le président du Groupe et de la Fondation La Poste, Philippe Wahl, récompense les lauréats dans une ambiance très festive... © David Raynal

Discours des lauréats

© David Raynal

NATHALIE LÉGER – PRIX WEPLER FONDATION LA POSTE 2018

Ça se passe un dimanche, la nuit est tombée depuis longtemps, il pleut. Une dernière fois, vous ouvrez mélancoliquement le merveilleux petit dossier du Prix Wepler reçu par La Poste, affiches, affichettes, cartons : de toutes façons, il est trop tard maintenant, vous ne l'aurez pas ce fameux Prix, vous ne l'aurez pas, vous décevrez : vos amis, votre éditeur – vous vous dites une fois encore cette phrase dont vous ne savez plus si elle est de Barthes ou de Gide : « Seul un dieu accepte de décevoir » — histoire de vous remonter le moral. Eh bien, voilà ! vous décevrez, il faut y consentir.

Et puis le téléphone sonne.
La voix de Marie-Rose Guarniéri.
Et derrière : un fond sonore de jubilation, celle de tout un jury, des exclamations, une présence vibrante, euphorique, semble-t-il. Alors brutalement, presque douloureusement tant c'est soudain, l'affolement joyeux chasse toute morosité, c'est une frénésie, une discrète électrisation qui empêche d'ailleurs de répondre intelligemment à l'annonce qui vous est faite. Parce que c'est étrange et c'est bête, mais, à ce moment-là, ce coup de fil ressemble un peu à une annonciation. Vous êtes plongée dans l'écriture, dans la construction d'une abstraction ; vous êtes plongé dans ce travail, dans cette solitude — et on vient vous en tirer pour vous annoncer que vous êtes un écrivain. Vous n'y pensiez pas, vous pensiez à cette chose un peu folle (écrire), mais on vous dit : vous l'êtes. Parce que c'est ça un Prix, un Prix, c'est le réel. Et le réel de l'écriture, ce sont les lecteurs, tous ces ardents lecteurs qui ont passé, par exemple ici, au Wepler, leur été dans nos livres, ceux qui autour d'une table hier, ce fameux dimanche de pluie, ont été furieusement attentifs à nos livres, l'ont été dans les livres, attentifs et combattifs, ce sont bien eux qui nous éclairent sur qui nous sommes. Et c'est heureux.

Mais dans cette surprise émue, je voudrais dire surtout ceci : l'émotion vient de ce prix-là, le Prix Wepler, pour ce livre-là. Un Prix à qui le mot de littérature ne fait pas peur, un Prix qui déclare, avec entêtement, que la littérature est follement désirable, c'est plus rare qu'on ne croit. Et si je dis : ce prix-là pour ce livre-là, c'est que j'ai cherché dans la texture de cette Robe blanche, dans l'intention de cette artiste dont je raconte le périple, cette artiste qui voulait faire régner le bien par la seule grâce de sa robe de mariée, j'ai cherché, dans la force impuissante de sa bonté, à réparer, par les mots, l'humiliation faite à une autre femme, ma mère, j'ai cherché non pas à faire justice, mais, pour sécher enfin ses larmes, à dire le juste.

En reconnaissant ce livre, le jury du Prix Wepler donne de la voix et fait écho à ce désir fou : dire, dans la pesée des mots, l'amplitude du sentiment, l'exactitude de l'émotion.

Et je veux dire enfin, que c'est aussi : ce prix-là pour cette maison-là. P.O.L. Ce prix-là, avec vous, amis, jury, soutiens, ce prix-là pour l'histoire de cette maison, pour sa vitalité, pour la fierté d'y appartenir, la fierté !, ce Prix pour celui qui l'a créée, ce Prix pour celui qui aujourd'hui dessine son avenir, pour toute cette équipe qui lui donne souffle chaque jour. Ce Prix pour une maison qui a tant d'esprit.

.....

BERTRAND SCHEFER – MENTION SPÉCIALE DU JURY DU PRIX WEPLER FONDATION LA POSTE 2018

Les choses ont parfois du sens... une mention spéciale, pour un livre qui restera pour moi justement très spécial, parce qu'il a marqué un tournant dans le travail entrepris depuis quelques années avec Paul Otchakovsky-Laurens – et ce n'est pas facile à dire aujourd'hui – à qui j'avais donné jusqu'alors des textes sensiblement plus autobiographiques. Paul s'est engagé à m'aider sur ce projet qui nécessitait du temps et des recherches et un tout autre rapport à la fiction. Il m'a épaulé, il a eu la patience d'attendre, il m'a fait confiance. Et pour reprendre le dernier mot de son film Éditeur, je pense à lui ce soir qui m'a dit « oui » pour la dernière fois, et je remercie Frédéric Boyer, de tout cœur, qui m'a dit « oui » pour la première fois.

Spécial aussi, parce qu'il s'agit d'un livre sur un fait divers inédit en France, le premier grand kidnapping médiatisé, qui s'inspire lui-même pour la première fois à la lettre d'un roman. J'ai tenté de comprendre le lien qui unissait ici la réalité des faits et la réalité des livres, et voir comment les deux pouvaient communiquer et parfois s'échanger au point de brouiller toute notre perception des événements. Et j'ai constaté une chose : ce qui démarrait comme une enquête documentaire devait se transformer en roman pour parvenir à son terme.

Chemin faisant j'ai essayé de retraverser une époque étrange, le début des années 1960, dont je n'arrive pas à savoir s'il reste encore quelque chose aujourd'hui, hormis dans la mémoire de quelques films. Quand on pense que tout a disparu, que la marche du monde a consciencieusement effacé toutes les traces, tous les usages et les modes de vie, il suffit parfois de se promener dans Paris pour sentir ces temps remonter à la surface et les époques se superposer. Les personnages de cette affaire habitaient et hantaient justement le quartier où nous sommes, entre République, les Batignolles, Clichy et Pigalle. Et lorsqu'ils n'étaient pas dans un café de Montparnasse ou un club de Saint-Germain-des-Prés, c'est au Wepler qu'ils se retrouvaient, j'en ai la preuve formelle. Ils élaboraient là un nouveau plan devant des huîtres et une coupe de champagne, et ce plan se retrouverait dans un livre qui, avec un peu de chance, et c'est finalement ce qui rend les choses si spéciales, se retrouverait à son tour au Wepler un soir comme celui-ci, en si bonne compagnie.

• https://www.fondationlaposte.org/projet/discours-de-nathalie-leger-et-de-bertrand-schefer/
• https://www.fondationlaposte.org/projet/le-wepler-fondation-la-poste-2018-distingue-deux-auteurs-de-p-o-l/
• https://www.fondationlaposte.org/projet/selection-du-prix-wepler-fondation-la-poste-2018/
• https://www.facebook.com/prixweplerlaposte
• http://www.librairiedesabbesses.fr/project-type/prix-wepler/
• http://www.pol-editeur.com/

La sélection du jury 2018 :

Emmanuelle Bayamack-Tam, *Arcadie,* P.O.L
Camille Bordas, *Isidore et les autres*, Inculte
Sophie Divry, *Trois fois la fin du monde*, Noir sur Blanc/Notabilia
Jean-Michel Espitallier, *La première année*, Inculte
Michaël Ferrier, *François, portrait d'un absent*, Gallimard/L'Infini
Carole Fives, *Tenir jusqu'à l'aube*, Gallimard / L'Arbalète
Mark Greene, *Frederica Ber,* Grasset
Michel Jullien, *L'Île aux troncs*, Verdier
Nathalie Léger, *La Robe blanche*, P.O.L
Valérie Manteau, *Le Sillon*, Le Tripode
Bertrand Schefer, *Série noire*, P.O.L
Fanny Tallandier, *Par les écrans du monde*, Seuil
Philippe Vasset, *Une Vie en l'air*, Fayard

Nouvelles d'ados Prix Clara 2018 – 12ème édition
Six lauréats

Comme chaque année, plusieurs centaines d'adolescents ont tenté l'aventure de ce concours pas comme les autres. Ils ont entre 15 et 17 ans et abordent chacun à leur manière des thématiques telles que l'amour, la famille, les réseaux sociaux, la guerre et l'injustice.

Le Prix Clara, présidé par Érik Orsena, a été remis le 7 novembre 2018 dans les salons de l'Hôtel de Ville de Paris, en présence d'Anne Hidalgo, Maire de Paris, du Président du Groupe La Poste, Philippe Wahl, de Marie Llobère, déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste et du jury composé de Christine Albanel, Camilla Anonini, Gilles Cohen-Solal, François Dufour, Isabelle Lebret, Bernard Lehut, HéloIse d'Ormesson, Romain Sardou, Bernard Spitz et Alexandre Wickham.

Les lauréats :

Thomas Carré *La nuit venait de tomber*

Rémi Courtois *La cabane*

Salomé Fabry *Le chant des pierres*

John Levy *Rêveries au large*

Alexis Notarianni *Le souffleur de verre*

Timothée Peraldi *Influenceuse*

Nouvelles d'ados (éditions Héloïse d'Ormesson) en librairie depuis le 8 novembre 2018.

Ce prix a été créé en mémoire de Clara, décédée subitement à l'âge de treize ans des suites d'une malformation cardiaque. Destiné aux adolescents qui, comme elle, aiment lire et écrire, il est décerné par Erik Orsenna et composé de onze personnalités du monde des lettres et de l'édition.
La vocation du Prix Clara est caritative. Les bénéfices de la vente de ce livre sont versés à l'Association pour la recherche en cardiologie du fœtus à l'adulte (ARCFA) de l'hôpital Necker-Enfants malades.

http://editionseho.typedad.fr/prix.clara

Philippe Wahl, président du Groupe et de la Fondation La Poste entouré des six lauréats du Prix Clara 2018, avec Érik Orsena (3e rang)... dans les salons de l'Hôtel de Ville, mercredi 7 novembre.

Festivals

La fureur des mots - 7ème édition
Du 9 au 27 novembre 2018

La fureur des mots revient pour une nouvelle édition en cette année hautement symbolique pour la mémoire collective. Un choix du souvenir... mais également de la vie d'après.
Durant cette quinzaine, conférences, lectures ou spectacles évoqueront les années folles, l'émancipation des femmes mais également l'héritage politique avec le pacifisme et la montée du communisme. Colette et Apollinaire côtoieront Romain Rolland et Pierre Lemaître.
Au delà des mots, vous pourrez aussi vous plonger dans « La guerre des crayons » avec les très émouvants dessins des enfants des écoles pendant la guerre, conservés au musée Montmartre et exposés à la Mairie.

14 NOVEMBRE – 19H15

Apollinaire « Poète de la guerre, de l'amour et de la paix » par la Compagnie Lire Autrement
Évocations dites et chantées autour d'un récit inspiré par les personnalités du poète et les femmes sur des musiques de Francis Poulenc, Erik Satie et Léo Ferré. Entrée libre – Nombre de places limité.
L'Agora (Ex-Entrepôt)
64 rue du Père Corentin

15 NOVEMBRE – 19H

« Un ange blanc dans la Grande Guerre » par la Compagnie Lire Autrement
Lecture des carnets et lettres de Gabrielle Mézergue, infirmière dans les trains sanitaires entre 1914 et 1918 en présence de son fils Yves Plasseraud. La seconde partie de la rencontre sera consacrée au thème de l'émancipation de la Femme entre 1919 et 1945.
Salle des mariages, Mairie du 14e
2 place Ferdinand Brunot
16 NOVEMBRE – 19H30

Soirée par « Une Saison de Nobel » consacrée à Romain Rolland (d'après l'ouvrage d'Henri Vermorel – Éditions Albin Michel)
Sigmund Freud et Romain Rolland ont échangé, de 1923 à 1936, 26 lettres mais ne se sont rencontrés qu'une seule fois. Tous les deux étaient préoccupés par le malaise dans la civilisation après la première guerre mondiale et la menace d'un nouveau conflit.
Salle des mariages, Mairie du 14e,
2 place Ferdinand Brunot

.....

Un concours de lettres sera proposé aux enfants des centres de loisirs du 14e arrondissement autour de l'exposition « La guerre des Crayons »....

Exposition La guerre des Crayons, du 11 au 17 novembre (Livre de Marion Pignot – Éditions Parigramme)

Pendant toute la durée du conflit de 14/18, les élèves des écoles des rues Sainte-Isaure et Lepic à Montmartre furent invités par leurs instituteurs à dessiner la guerre. Ces œuvres délivrent un bien rare : la parole des enfants. Que perçoit-on du chaos quand on a entre 6 et 13 ans et qu'on est soumis à une intense propagande guerrière ?
Hall de la Mairie du 14e,
2 place Ferdinand Brunot

Le programme complet de la Fureur des mots :
https://www.fondationlaposte.org/projet/la-fureur-des-mots-2018/

Le Marathon d'automne - 7ème édition
Du 22 au 25 novembre 2018
Toulouse

Fin juin, à Toulouse métropole et en région Occitanie, le Marathon des mots, créé en 2005 par Olivier Poivre d'Arvor, met à l'honneur des écrivains et des artistes du monde entier pour l'un des plus grands festivals internationaux de littérature de France et d'Europe.

Fin novembre, le Marathon d'automne développe une thématique européenne. Ce versant automnal est aussi l'occasion d'un hommage à une figure de l'édition française, en partenariat avec la librairie Ombres Blanches. Aux mêmes dates, les élèves et lycéens de Toulouse Métropole et de la région Occitanie ont aussi leur marathon : des lectures, des rencontres, un ciné-lecture et une master class de lecture à haute voix, menés avec la complicité des comédiens de la région.
Les Pays-Bas et les Éditions du Seuil sont au rendez-vous du 7e Marathon d'automne.
La librairie toulousaine Ombres Blanches accueillera l'éditeur Hugues Jallon, nouveau président directeur général des Editions du Seuil, et plusieurs auteurs de la maison d'édition dont les
romancières Cloé Korman (*Midi*, 2018) et Fanny Taillandier (*Par les écrans du monde*, 2018),
l'historienne Chantal Thomas (*Souvenirs de la marée basse*, 2017), l'universitaire et romancière Tiphaine Samoyault (*Roland Barthes*, 2015), la philosophe de l'environnement Virginie Maris (*La part sauvage du monde*, 2018), l'économiste Frédéric Lordon (*La condition anarchique*, 2018) et enfin, le journaliste Edwy Plenel pour un grand débat sur l'engagement.

Le 24 novembre à la Librairie Ombres Blanches, Toulouse

Rencontre à 18h30 avec **Pauline Delabroy-Allard**
dont le premier roman, *Ça raconte Sarah*, (Minuit) a été récompensé par le Prix Envoyé par La Poste (lire FloriLettres n°196, septembre 2018, https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-n196/).

Photo ©N. Jungerman

Jeudi 22 novembre 2018, en ouverture du Marathon d'automne et en prélude à la 15e édition du Marathon des mots, consacrée du 25 au 30 juin 2019 aux États-Unis, Jacques Bonnaffé reviendra sur l'assassinat du président John F. Kennedy, le 22 novembre 1963 à Dallas.

Le programme complet :
https://www.lemarathondesmots.com/programme/

Le Marathon d'automne est coproduit par Toulouse Métropole, avec le soutien de la région Occitanie, de l'Education nationale et de la Fondation d'entreprise La Poste. Cette 7e édition reçoit le soutien du programme « Phares du Nord », organisé par la Fondation néerlandaise des Lettres (Amsterdam) et Flanders Literature (Anvers).

Expositions / Ateliers d'écriture

Jusqu'au 2 décembre 2018
Musée de la Grande Guerre de Meaux

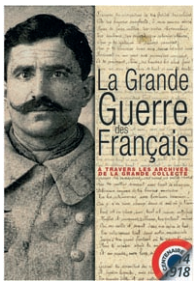
Ateliers de correspondance à destination des jeunes visiteurs du musée dans le cadre de l'exposition temporaire Familles à l'épreuve de la guerre, du 2 juin au 2 décembre 2018, reconnue d'intérêt national, avec pour objectif de faire connaître ce qui liait le front et l'arrière en 1914-1918 : la correspondance.
Quelles répercussions la Grande Guerre a-t-elle eues sur les familles qui ont subi le conflit ? En quoi la Première Guerre mondiale a-t-elle bouleversé la vie des foyers ? La rupture provoquée par la guerre est profonde et brutale, à la fois dans le cours de l'histoire européenne et mondiale, mais aussi dans les destins individuels. Grâce à ses collections et aux prêts d'institutions publiques ou de particuliers, le musée présentera près de 300 pièces de collections, dans une scénographie intimiste, qui révèleront avec force et sensibilité comment les cadres et les repères familiaux se brouillent, comment les liens de sang ou d'amour perdurent, se renouvellent ou se brisent du fait de la guerre.

Musée de la Grande Guerre de Meaux : https://www.museedelagrandeguerre.eu/fr/expositions-evenements/expositions-temporaires/familles-a-l-epreuve-de-la-guerre.html

https://www.fondationlaposte.org/projet/familles-a-lepreuve-de-la-guerre/

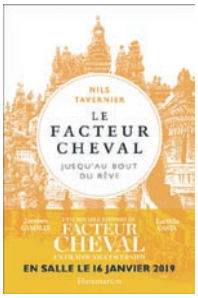
Publications soutenues par La Fondation La Poste

Novembre 2018



La Grande Guerre des Français, à travers les archives de la Grande Collecte.
Éditions Mission Centenaire

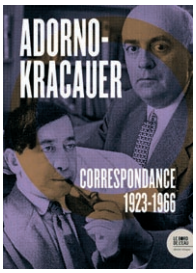
En France, huit millions d'hommes ont participé à la Grande Guerre. Femmes, enfants, parents furent eux aussi plongés dans ces quatre années de déchirures, de violences et de drames. C'est l'histoire de ces familles qui est ici racontée, à travers les millions de lettres et de cartes postales échangées, du front à l'arrière, des tranchées à la ferme ou à l'usine, des camps de prisonniers et des hôpitaux au village, pour dire l'espoir, la peur, l'effroi, la tristesse mais aussi les petits bonheurs du quotidien.
Ancrée dans la mémoire des générations successives, cette histoire vécue il y a un siècle semble pourtant, aujourd'hui, très proche.



Le Facteur Cheval, de Niels Tavernier.
Éditions Flammarion, 14 novembre 2018

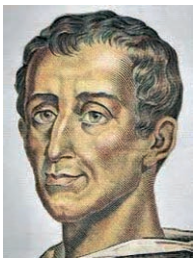
La vie du Facteur Cheval, Joseph Ferdinand Cheval plus connu sous le nom de facteur Cheval, né le 19 avril 1836 à Charmes-sur-l'Herbasse (Drôme) et mort le 19 août 1924 à Hauterives (Drôme) à 88 ans, est un facteur français célèbre pour avoir passé 33 ans de sa vie à édifier un palais qui se nomme « Palais idéal » et huit années supplémentaires à bâtir son propre tombeau tous deux considérés comme des chefs-d'œuvre d'architecture naïve.
En préambule Nils Tavernier cite Alexandre Vialatte :
Le Facteur Cheval ? Un fada* ! (* Homme touché par les fées)
« Ce qu'il y a de beau et de grand chez le Facteur Cheval, c'est qu'il les a employées toutes [les voies et les méthodes] : la tête qui pense, la main qui suit : la tête qui suit la main qui pense la tête qui ne pense à rien, la main qui pense à tout ; la tête qui suit une main qui n'a aucune pensée ; la pensée qui titube derrière une main qui rêve… »

Correspondance 1923-1966. Theodor W. Adorno et Siegfried Kracauer.
Éditions Le Bord de l'eau, 21 novembre 2018.
Ouvrage traduit par Wolfgang Kukulies
Préface de Martin Jay



Initiée par une histoire amoureuse d'une grande intensité, la correspondance entre Theodor W. Adorno et Siegfried Kracauer constitue un matériau littéraire et intellectuel d'une rare densité entre deux penseurs « hors norme ».
La lecture de leurs échanges offre une immersion dans cette partie de l'histoire du XXe siècle et de l'intelligentsia allemande et internationale qu'il nous est ainsi permis d'explorer à travers le prisme d'une relation exceptionnelle et en prise perpétuelle avec l'histoire qui mena de l'entre-deux-guerres à la catastrophe de la Deuxième Guerre mondiale, et contraignit de nombreux intellectuels à l'exil et à une vie précaire, souvent jusqu'au désastre.
Bien que les positions intellectuelles et statuts professionnels d'Adorno et de Kracauer furent différents et qu'ils permirent au premier d'accéder, dans l'exil, à une reconnaissance et à une sécurité matérielle que ne connut que bien plus tard le second, cette histoire souvent très émouvante n'est pas celle de la rivalité qui aurait pu opposer les deux hommes mais le témoignage d'une relation sans concession, dont les disputes intellectuelles révèlent les désaccords profonds, tout en manifestant sans cesse l'intense amitié qui les lia jusqu'à la mort de Kracauer.
Enfin, si la correspondance entretenue par les deux hommes pendant toutes ces années recèle un caractère si singulier, elle participe plus généralement des relations parfois étroites qu'ils entretinrent avec d'autres penseurs et artistes majeurs de ce siècle (Berg, Benjamin, Bloch, Lukács, Horkheimer, Löwenthal, etc.).

Correspondance de Montesquieu. Tome XX des Œuvres complètes.



La Fondation La Poste soutient le travail préparatoire en vue de la publication du volume trois de la correspondance. Cette publication est prévue pour 2019.
Projet coordonné par Catherine Volpilhac-Auger, Co-directeur des *Œuvres complètes* de Montesquieu, La Société Montesquieu.
La période couverte (1747-1750) est la période particulièrement importante où Montesquieu met la dernière main à L'Esprit des lois et à de nombreux échanges avec son éditeur de Genève. Cela apporte nombre de révélations sur le texte même de L'Esprit des lois.
La période 1749-1750 est aussi celle qui voit Montesquieu attaqué par les critiques, auxquels il répond avec la Défense de L'Esprit des lois. Sa correspondance avec l'ambassadeur de France à Rome, pour éviter la mise à l'Index de L'Esprit des lois, montre au jour le jour sa stratégie envers les autorités religieuses.

Inventaire de la Correspondance de Montesquieu, Société Montesquieu de septembre 2018 à septembre 2020

Chercheurs
• Claire Bustarret, ingénieur de recherche, CNRS (EHESS) (identification des papiers) ;
• Nadezda Plavinskaia, membre de l'Académie des sciences de Russie, membre du comité de direction des Œuvres complètes de Montesquieu ;
• Philip Stewart, professeur émérite, Duke University, Durham USA, membre du comité de direction des Œuvres complètes de Montesquieu ;
• Catherine Volpilhac-Auger, professeur, École normale supérieure de Lyon, directrice des Œuvres complètes de Montesquieu.

L'équipe travaillant sur les lettres constitue un Inventaire général de la Correspondance de Montesquieu (1700-1755). L'inventaire en ligne consiste à présenter (sous la forme d'une base de données librement accessible en ligne et incluant les derniers acquis de la recherche) tous les éléments matériels pertinents pour l'identification et la datation de la Correspondance de Montesquieu (1700-1755) ; ceci est le préliminaire indispensable à l'édition en ligne de l'ensemble de la Correspondance de Montesquieu (environ 1 000 lettres).

Cet inventaire trouvera sa place sur le site « Montesquieu. Bibliothèque & éditions » (http://montesquieu.huma-num.fr), qui doit accueillir progressivement l'ensemble des *Œuvres complètes* de Montesquieu.

Les éléments retenus sont relatifs aux correspondants, à la date (explicite ou déduite), mais aussi au statut du document (brouillon, copie, original envoyé), aux données matérielles : marques postales, et pour la correspondance active de Montesquieu, détermination du type de papier ; statut d'écriture (autographe ou de la main d'un secrétaire) ; lieu d'expédition et de destination, etc.

Ils seront accompagnés d'un hyperlien vers les images des manuscrits disponibles en ligne, grâce à la bibliothèque municipale de Bordeaux.

La base ainsi constituée permettra d'abord l'identification de lettres et billets sans destinataire ni date apparents, mais aussi l'exploitation des données historiques et géographiques : visualisation cartographique des lieux d'écriture et de destination ; établissement d'une chronologie-topographie automatisée de la vie de Montesquieu ; repérage et classement des marques postales, etc.

AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter